Document généré le 19 avr. 2024 22:34

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Avec des mots courts

Louise de Gonzague Pelletier

Numéro 14, printemps 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15338ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Gonzague Pelletier, L. (1982). Avec des mots courts. *Moebius*, (14), 27–34.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUISE DE GONZAGUE PELLETIER

avec des mots courts

à toi mon oriental et à ton peuple palestinien
ma conversion à l'origine de ton amour sur ma peau

sans heures je transcris tes gestes
belle automate possédée

*

scellée dans l'horizon je demeure immobile
paralysant même le silence camouflé

***

un seul poème se replie dans ton pays d'oiseau
et le deuil maudit rejoint l'affliction

***

admirablement belle je me dévêts dans l'absolu
et me rends

***

un délire cramoisi me survit comme un péché d'origine
impossible

***

l'ivoire de la terre brille et charge mes doigts d'une odeur
passagère

***

mais cette lueur autour de ta main sage me conduit à l'ombre
de la parole

***

ne me lis pas en diagonale peut-être héleras-tu ma peau
sans paragraphes

***

dans l'abîme incertain je plonge plomb et souffre
sans rougir
amoureuse subitement

***

tel quel ton rire grenade s'expose à la perversion
coincée en toi

***

vers tes joies séchées j'accours et ma parole amante folle
te donne à boire

***

dans la peur je m'éclipse
si tu doutais de moi une névralgie osseuse consumerait mes pleurs

***

abandonne-moi rouillée de chaleur et j'interdirai à jamais
les nuits plaines endolories

***

frileuse enfin dans ce matin huileux je commence à vivre
comme une feuille dans l'eau

***

pareille à la blancheur de la mer je m'étale flaque
apparemment la nuit m'assoiffe

***

tourmente-moi jusqu'à la vision de la conciliation
alors je t'écrirai dans l'ordre

***

humanr la pluie je me fripai dans un sortilège d'eau
tu me reconnus dans le goût

***

dans tes lèvres d'algues et d'eau je flotte tendre assourdie
pour chavirer dans l'onde indocile

***

ton pays de menthe bouscule mes hanches tu me surprends
un baiser au coeur l'imprécision dénouée

***

dans le désordre se dissèque le temps et mon anatomie
s'accroche aux fleurs des champs

***

polyphonie je mange le matin saoûle dans la joie du soleil
qui éclaire ton chant à pleines dents

***

très tard tu m'ensevelissais dans l'amour et je m'enchaînais
dans l'obscur bruit de ton ravin minéralisé

***

mais dans mon ossature la moëlle calcule les cristaux noyés
dans ta gorge surcharge déchaînée

***

un mot fatal pousse ma plume une syllabe aride s'arrondit
puis se fige entassée au fond d'elle-même

***

je dis ton nom comme l'aile de l'hirondelle
sifflant ses rires cuivrés dans l'espace lointain

transporte-moi comme une montagne je maigrirai sonore
dans la courbe de tes épaules démultipliée

***

si le cimetière porte l'automne je traîne l'été
et les feuilles crues de l'air hypothèse endormie

***

je ne sais pas marcher dans l'absence de l'eau et me condamne
au crachat majestueux de la fleur poussiéreuse

***

un rêve enlacé dans mes yeux toi rougi de promesses fluides
s'effaçant dans l'équilibre désert de mon geste

***

quand tu boiras mon sang je m'épuiserai femelle dans la détonation
amoureuse béat tu m'inscrira au début du roman

***

inutilement le silence meurt dans l'explosion de mes yeux
rapide le sang frais s'étale seule ma voix claque

***

irréversiblement je me donne aux oliviers de ton pays
afin que tes yeux d'huile brûlent mes surfaces d'odeur brune

***

renaissance au creux de la sauvagerie sais-tu que la désolation
pâlit ma chair blanche toutes les douleurs flottent invisibles

***

je te fixe dans le mot de ma page
crayon fatigué piège à la mine de plomb

alinéa

***

jamais cette danse charnelle ne convertira ma poésie
au risque acide des chairs étrangères mes veines
bien en place

***

si tu m'apaises je disloquerai le monde entier
dans le mystérieux amour des choses muettes et questionnerai
l'impensable

***

un simple sourire et ma chair t'accueille pudiquement
je me déshabille sans apercevoir l'atone gravité qui trouble
tes dents

***

complètement en déroute mon regard saigne et mes yeux blottis
sous leurs paupières fastidieuses veulent déserter l'intérieur
du corps

***

possiblement ce silence digital ouvre mes veines
j'arrose mes vagues errances dans la folie prémonitoire de la mort
    comme une voile s'ouvre la négation

***

d'où vient ce corps dans l'écoute de ma chair?
des mots tendus bleus dans ma bouche où les voyelles
imperceptibles t'aiment complètement nues

***

ma poitrine roucoule ton chant nécessaire à ma survie
les oiseaux de ta vie coulent dans le ciel mes reins greffés aux tiens

***

perdue dans ce lointain pays je cherche un seul regard sortilège
qui s'enlacerait dans mes paumes émaciée paisible j'oublierais
le lendemain

***

lointainement cet amour imprévu dans mon rire pousse
mon visage dans le suc laiteux des fleurs l'arôme
se dégage dans mes paumes

***

retrouve mes pas scellés à ta demeure tu sauras cet instant
meurtri jaillissant de ton souffle et mes inventions au lever
du soleil enroulées de lumière

***

ainsi ta voix basse me dénude comme une jeune mariée
à l'anneau d'or je consacre ta chair à la hauteur
de mes stigmates imaginaires

***

ne saisis pas mon frisson essoufflé inutile ce mal gonflé
  laisse-toi ameuter par tes rêves simples éperdûment
je te souffle la vie sans angoisse ni perte

***

quelle folie invraisemblable m'amène aux rivages de la mémoire?
si je m'éveillais dans la tendresse des preuves impossibles
paginées en-dessous de moi?

***

qui crie ainsi à la frontière du monde sinon mon visage
solitaire heurté et mes enfants gercés? je n'écris
que dans l'équilibre de ma douleur

***

si loin de mon prénom tu oublies certainement le fantôme
de ma mémoire nordique qui te broiera comme des lettres folles
une fleur fêlée s'ajoute à ma déraison

***

pourquoi écris-tu mon corps lorsque j'éclate comme un grand
fracas apprivoisé les hâles de mes nervures et l'innocence
éblouie de mes yeux? l'échancrure nous déforme

***

si mince cette lune dans le fluide astral que je refais
mes yeux pour inventer un contour blanc les étoiles
s'entrechoquent admirables se pose la noblesse de mon visage

***

où puises-tu cette rudesse soyeuse qui m'écrase vertébrale
et m'achemine à tes lèvres? pour me reconnaître suffirait-il
que je mûrisse de peine? le bleu de l'amour entre en toi
comme une fleur dans ma chevelure

***

ne me parle plus ainsi du vert armé mon âme périt dans le kaki
ne supporte aucun soufre même dans l'aveu de l'amour pense à
tous les oeillets dociles qui poussent dans l'été de mon corps
la jungle assourdit mes os et les tubercules pétrissent ma chair
    de rayons d'air endors-toi sur mes songes je crépite
    mon homme mon oriental le corsage du ciel s'agrandit de nous
    bleu or et encor

***